

**À Kristina Rády**  
**(1968 – Un, zéro / Zéro, un / Deux, zéro, un, zéro)**

Anne-Marie Régimbald

---

Volume 51, numéro 4 (288), juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2010). À Kristina Rády : (1968 – Un, zéro / Zéro, un / Deux, zéro, un, zéro). *Liberté*, 51(4), 59–70.

# À KRISTINA RÁDY

(1968 – Un, zéro / Zéro, un /  
Deux, zéro, un, zéro)

Kristina Rády était une traductrice d'origine hongroise vivant en France. Associée à des projets liés au théâtre, à la poésie, au slam et aux musiques émergentes en Europe, elle collaborait au Québec à la promotion du Festival de musique émergente à Rouyn-Noranda. Elle avait notamment traduit en hongrois *Seuls*, de Wajdi Mouawad, et *Persepolis*, la bande dessinée de Marjane Satrapi. Elle était aussi la traductrice, cette fois vers le français, du poète hongrois Attila József. Kristina Rády s'est donné la mort le 10 janvier 2010.

Le 3 décembre 1937, pour en finir, le poète hongrois Attila József s'est, dit-on, agenouillé devant une voie ferrée avant d'y poser la tête. Qu'avait-il fait de ses mains, étaient-elles jointes ou, comme le veut la légende urbaine, l'une d'elles était-elle tendue en avant, ou bien étaient-elles au dernier instant tournées vers le ciel, qu'il a peut-être entrevu comme à travers une vitre sale avant de sentir un vacarme du tonnerre remontant dans tout son corps, depuis l'arrière de ses genoux jusque dans sa nuque, vers l'azur pourtant calme? Puis, plus rien. Drôle d'idée, drôle d'échelle, des rails, pour grimper en paradis.

Toi, Kristina, qui avais grandi à Budapest sur la rue Attila-József, le 10 janvier 2010 tu t'es plutôt pendue en France, vu de loin ton suicide peut sembler très banal, tu t'es pendue en silence. Toi, pour crever, tu n'avais que le plafond trop bas et qui se taisait et le plancher trop bas et qui se taisait et puis, pareils, les quatre murs qui se taisaient et puis c'est tout. C'est fini, terminé, chacun sa vie, chacun son histoire, chacun sa fin, et tu crois que c'est tout? Eh bien, non, ça n'est pas tout. Je ne te fichera pas la paix. Est-ce que tu me laisses la paix, toi? Alors ça n'est pas fini, tu n'en as pas fini avec moi. Je n'ai pas du tout envie de te laisser toute seule, pas en paix. Dans ma tête, la pièce où tu t'es tuée n'a même pas de fenêtre, rien que ses quatre murs et son plafond et son plancher, je les vois comme des témoins impassibles, six témoins qui te regardent crever en silence, mais cette pièce n'est pas une salle de tribunal, elle est un dé, un dé pipé à l'intérieur duquel tu es enfermée, quand tu te pends, le dé est lancé, il se met à cogner comme dans le crâne du diable. Les yeux du diable sont dans chaque point représentant six fois les six chiffres avec toi dedans qui ne sais plus compter, même jusqu'à six, tu es de plus en plus petite, et à la fin tu redeviens immense, tout se resserre autour de toi, qu'ils aillent au diable, les yeux, tout éclate, les six faces, et même la tienne, la septième.

Ils te fixaient sans la fermer, sans s'éteindre une fois, une seconde, le chagrin, la poisse, la peine, la démesure, la seule mesure que je sache prendre est celle des mots, celle des os qui claquent en silence au bord du vide. En t'écrivant, pardonne-moi, je brise la minute d'usage, celle qu'on renvoie au silence des morts, je meuble le silence comme on dit «on meuble la terre», je brasse des mots, je brasse de l'air. Tiens, voilà que je trouve au hasard les mots d'un autre qui chevauchent les miens, les mots que nous avons pour les morts sont toujours les mêmes : «Alors on reste suspendu au bord du vide, du choc sur les graviers, la consternation du sol<sup>1</sup>.» Vivante, tu n'existais pas, c'est ça? T'en avais assez de jouer avec les mots des autres? T'en avais marre de ta prison de chair? Je ne t'aurai jamais rencontrée. Étais-tu vive et lumineuse comme sur les photos? Plus jamais tu ne verras les feuilles des trembles se retourner dans la lumière, Kristina, tu sais, les après-midi où le soleil fend la matière, où la ligne de l'horizon se soulève, et le cœur ébloui se retourne dans son sang. Avant de retomber dans ses souliers, avant de redevenir raisonnable,

1. Jude Stéfan, *L'angliciste*, Seyssel, Champ Vallon, 2006, p. 58.

on aurait presque idée de ce que ce serait, être immortel comme les dieux, pouvoir régler la vie des hommes sans jamais perdre la sienne. Mais bien vite on se retrouve ici-bas, des gnomes, mains nues à chasser les mouches. Pour soi, il reste encore une poignée de sable, avec un peu de chance elle laisse des traces au creux de la main, là où il y a des routes, comme si nous étions un paysage. Tu me laisses pantoise, presque abstraite. Plus d'air dans la tête.

« Est un homme celui qui / En son cœur n'a ni père, ni mère / Et sait qu'il n'a la vie / Qu'en plus de la mort / Et la rend comme un objet trouvé / N'importe quand<sup>2</sup> ». Voilà, Kristina, les mots exacts que tu avais choisis pour traduire le poème d'Attila József, un de ces hommes que tu nommais *invincibles*. La mémoire ne m'est pas revenue toute seule, les mots exacts, j'ai dû aller les chercher à mon corps défendant, comme on s'enfonce un doigt dans la gorge. Pas le choix, ma sœur. En même temps la douleur se déployait, au galop je te dis, le cœur comme au milieu de l'Amérique, celle d'avant le début, du temps qu'elle était une plaine, du temps d'avant les plis, quand on n'était pas là, ni toi, ni moi, ni ceux qui comptaient sur toi. Je sais que tu as essayé de faire craquer la matière, la réalité dans la matière, qu'à force de ne pas dormir tes pensées étaient devenues des yeux et que, toi qui n'avais pas peur du feu, tu n'avais aucune idée de ce que c'était que de voir, avant de toi-même être emportée par un souffle qu'après il n'y a plus rien qui tienne en place, ni ton visage ni celui des autres, si les autres sont vivants. Toutes les clairières étaient incendiées, Kristina? Qu'est-ce que t'as fait de tes mains? Toi, tu croyais n'avoir plus rien à ajouter mais, moi, je m'agite, je gigote pour trouver des mots qui fassent un cercle protecteur où il soit possible de continuer d'entendre la musique, de ne pas avoir à rendre ce qu'on n'a pas demandé à trouver. Au bout des mains il y a encore l'ombre des mains, mais il y a autre chose, si on les ouvre la douleur irradie comme on le dit de l'uranium ou du plutonium, dans l'air souillé plus rien ne résiste, mais la main est encore là, foutue et intacte.

2. Attila József, *À cœur pur, poésie rock*, Paris, Seuil, 2008, p. 45. Kristina Rády a été l'âme de ce projet de livre-disque. (S'est-elle souvenue, choisissant ce titre, de la phrase tirée du chant premier de Maldoror : « Devant toi, rien n'est grand, si ce n'est la flamme exhalée d'un cœur pur »?) Le livre, préfacé par elle, contient un choix des textes qu'elle a traduits. Sur le disque, tiré d'un spectacle donné entre décembre 2006 et avril 2007, les poèmes d'Attila József (1905-1937) sont lus en français par Denis Lavant. Zsolt Nagy en reprend quelques-uns en hongrois. La guitare de Serge Teyssot-Gay vient modeler et soulever les poèmes de József. Kristina Rády dit aussi un texte dans sa langue maternelle, et le disque repique d'un spectacle de Noir Désir l'interprétation de Bertrand Cantat de « Ce n'est pas moi qui clame ».

Voilà des jours que je pense à toi, ma sœur que je ne connaissais, ne connaîtrai pas. À ta douleur, comme si on ne savait jamais quelque chose des autres, on peut boire ensemble, on peut partager la table, le lit, on peut connaître l'autre sans jamais rien savoir de lui et, soi-même, on ne sait rien de ce dont on est capable. On est soi, pris dans sa peau. On pleure ensemble, il arrive que les mots consolent, ça n'est jamais ceux qu'on croit qui ont touché l'autre parce qu'on ne le connaît pas, je te dis. Peut-être est-ce l'inconscience qui nous sauve, on peut aussi se taire, ça s'est vu, on regarde ailleurs tandis que l'autre pleure, on ne sait pas quoi faire de ses mains, à la fin, ses mains dont on ne sait pas quoi faire au bout des bras, on finit par les poser sur l'autre et par serrer l'autre et alors, soi aussi, on ne se connaît plus. Ou alors on est loin comme moi, mais ça nous concerne quand même, ça nous parle, comme on dit, même si on est pris dans sa propre histoire, ils disent « avec ses propres démons », ou alors on ne s'occupe pas de soi, ça ne nous intéresse pas, on est sans cesse à s'occuper des autres, Kristina, et on finit par se retrouver la tête dans un sac. Tu connaissais le bonhomme pendu ? Bien sûr, qui n'a jamais joué au bonhomme pendu dans sa langue maternelle ou dans celle de l'autre ? Tout le monde connaît le bonhomme pendu. On dessine à gros traits une potence, à ses pieds des dalles qui représentent chacune une lettre, autant de dalles que de lettres, autant de pas qui mènent à la potence. Si on ne trouve pas assez vite chaque lettre invisible du mot invisible, on est pendu. Si on n'a pas la langue assez bien pendue, on l'est. Si on ne compose pas assez vite le mot décomposé, le bonhomme est mort, et c'est un peu comme si c'était moi qui mourais, comme si je ne connaissais pas assez ma langue pour conserver le droit d'avoir la joie de survivre. Il fut un temps où nous jouions beaucoup avec mes filles au bonhomme pendu. On doit trouver la réponse tout seul avant que le bonhomme meure tout seul au bout de sa corde. Mais ce n'est qu'un jeu, c'est rien qu'un jeu, Kristina. J'ai envie de te gueuler après comme on gueule après une enfant d'âge préscolaire qui a fait une grosse bêtise. On sait bien qu'il est inutile de gueuler après les enfants, les psys empruntent aux économistes que c'est contre-productif, moi, je dis ça les terrorise, ça les atterre, ça les catapulte très loin, sous terre. Tu t'es pendue dans ta langue maternelle ou bien dans celle de ton exil ? On dit qu'on se pend beaucoup en magyar et que les dépressifs ne voient plus les couleurs. À cause de toi, j' imagine Budapest en noir et en cendres, comme si la vie entière avait brûlé et qu'elle n'en finissait pas de retomber. Il y a des instants où

je t'emmerde, Kristina, où par la violence de mes pensées je réponds à l'absolu de la tienne, mais, gueuler, ça ne sert à rien, tu y es déjà, sous terre. Je baisse les bras et alors j'imagine, il suffit que j'imagine que l'été est revenu, que je marche dans ma tête, non, pas dans ma tête, dans mon corps, sur une route de terre — moi, la Terre, je ne l'ai pas quittée —, une mouche s'est posée sur mon avant-bras, puis aussitôt envolée, pffuit, tu sais bien, et les feuilles des trembles ne sont jamais calmes, nos pas soulèvent la poussière et font comme trembler les feuilles des trembles jusque dans les cuisses, on est dans la seule réalité de son corps respirant avec les oiseaux qui chantent comme on respire, souvent on ne les voit pas et on n'a pas besoin de les voir pour y croire, alors je me calme dans ma tête, et la tendresse me revient, comme si la poussière de ma tendresse pouvait te servir à quelque chose. C'est à force d'être servante que tu as été réduite en cendres, je le sais intimement.

C'était peut-être pour toi comme si tous les mots de toutes les langues étaient devenus étrangers, d'une métalangue étrangère, exilés en deçà de toi et au-delà d'un sens, comme si les mots pour toi comme pour Sylvia Plath ne faisaient plus qu'encercler les choses exsangues de leurs mille petites mains noires, ils ne les serraient pas, ne les réchauffaient pas. Les mots n'entrent pas directement en nous comme le fait la musique, c'est la nuit et je pense encore à toi, Kristina, qui t'es enlevé la vie. Au milieu de la nuit et au milieu du jour aussi, on est au milieu et on n'arrivera jamais à atteindre le bord, des images me viennent, des images obscènes comme celles que la télé nous montre d'Haïti. Les images devraient être interdites pour un temps, le temps que ça passe. On ne devrait être autorisés qu'à faire des phrases simples. Sujet, verbe. Au diable les compléments. Tu ne vis plus avec ce que tu as fait. Tu ne vis plus, point. Ce que tu as fait est fait. Il n'y a pas de fait plus accompli. Je ne tourne pas le fer dans la plaie. Je m'assure que ce que je dis est vrai. Pas de musique. Interdit, la musique. Qu'on ait une idée de ce que c'est, mourir, Kristina. Toutes les notes dégringolées de la portée, les noires, les croches, même les blanches, plus un soupir, rien, même le dernier. Les mots sont durs, mais je préfère les mots aux images qui me viennent : tu te trouves au Québec, en Abitibi, au milieu d'un immense lac gelé. Que fais-tu là, toi qui pèses une tonne ? La glace cède comme si c'était la Terre. Des images de chute. Des images de trou. Des images de fente. Imagine qu'il n'y a plus de sol. Imagine qu'il n'y a plus rien et que c'est ta faute. Que ce n'est pas ta faute. Les

images obscènes que tu ne verras plus nous tuent, Kristina. La photographie d'un Haïtien marchant regard vague au milieu des cadavres en couleur de ses frères est obscène. L'aide internationale après un siècle d'abandon est obscène. Je t'affame et reviens te sauver *post extremis*. Est obscène ce qu'on nous montre et qu'on n'a pas vu de ses propres yeux, ce dont notre présence ne peut témoigner, ou dont on ne reçoit pas de l'autre le témoignage vivant. Même les mots qui nous atteignent nous aident à vivre, ils nous traversent, nous travaillent, nous remodelent, mais les images de l'information sont du plutonium, de l'uranium, du radium libéré à petites doses sous notre peau, à travers nos yeux d'anciens enfants. Le silence de ceux qui se tuent, Kristina, creuse un gouffre où vient violemment se ficher la dernière image avec laquelle ils nous ont abandonnés. Tu as traversé le sol comme si le sol était devenu de la glace, la glace de la réalité, et comme si la glace de la réalité, celle qui sépare le monde de l'air du monde des Enfers, le conte de la tragédie, avait fondu sous toi. Tu nous laisses seuls, avec le calendrier salopé à perpétuité.

Tu ne t'es pas tuée la nuit, Kristina, tu as choisi d'en finir en plein jour. Je me souviens du temps où mes filles ne savaient pas encore lire, le soir avant l'heure de dormir je leur lisais *La Barbe bleue*, *Le petit Poucet*, des histoires de peur bleue qui ne leur faisaient pas peur, pas du tout. Nous riions ensemble de la bêtise du petit Poucet qui pense retrouver son chemin en laissant des morceaux de pain derrière lui, avec tous les oiseaux dans le ciel qui ont tout le temps faim! Nous riions de ces femmes folles qui ne voyaient pas, quand même, un homme avec une barbe bleue, ça ne se peut pas et, si ça se peut, ça doit mettre la puce à l'oreille, il faut s'en méfier. Une clé dans un trousseau avec dessus le sang indélébile des épouses assassinées, c'est affreux, c'est bien beau mais dans la réalité c'est impossible. On lisait toutes ces histoires à dormir debout, que mes filles me redemandaient tous les soirs, avant de dormir comme des enfants d'âge préscolaire, avec les cauchemars et les terreurs nocturnes qui tiennent éveillés, comme si le cœur était éveillé, les yeux ouverts clignant à toute allure dans la cage, et il faut bien apprendre à vivre avec. Où se cacher pour échapper à des choses qu'on a dans la tête, dont on a peur qu'elles nous tuent? Dans la mort, Kristina? Mauvaise réponse. La mort n'est pas un dehors. C'est le contraire. On n'en sort plus. Elle est tout ce qui n'est plus. Si Dieu est mort et *je* est un autre, tu es tout ce qui existe. Tu as bloqué ma seule porte de sortie. Sale trinité.

Toi, tu t'es tuée le matin, comme quand on se lève et qu'on commence par régler les obligations, les choses ennuyeuses qu'on reporte depuis si longtemps et qui ne peuvent plus attendre, qu'on essuie la flaque du quotidien, le matin du dernier jour de la semaine, tu t'es levée et tu t'es tuée, mais il me semble que dans la réalité c'est impossible. Un jour, mes filles, ça se passait aussi en plein jour, c'était la première fois que je les emmenais se faire couper les cheveux, pas question de le faire moi-même, je ne suis vraiment pas habile de mes mains, pour dire toute la vérité, je sais que c'est bête, l'idée de poser le geste de couper les cheveux des autres provoque chez moi pire qu'un malaise, elle me remplit d'effroi, dans ma tête, je suis barbier, je suis bourreau. À notre arrivée au salon de coiffure, pour les distraire pendant qu'elles attendent, comme si attendre était dangereux, on les parque devant une vidéo du *Roi lion* de Disney, puis on vient couper leurs cheveux pendant qu'elles regardent. Ensuite, pendant des années, rien à faire, rien à dire pour les convaincre, elles refusent de retourner chez la coiffeuse. Impossible de leur tirer les vers du nez. Je n'ai pas beaucoup insisté, la nuit tombée je les prenais dans mes bras comme tu devais le faire avec les tiens, les mettais au lit — en hongrois *lít* se dit *ágy*, on prononce « agui », c'est joli —, j'em brassais leurs joues, leur cou, leurs paumes jusqu'à plus soif, pour, faute de réponse à toutes les questions, leur apprendre le bonheur du corps et calmer les monstres, on a laissé faire, laissé pousser les cheveux. L'année dernière seulement la vérité est sortie, elles m'ont dit avoir été terrorisées par les images et aussi par les rugissements des deux lions mâles qui se battaient à mort, en plus à la maison elles ne regardaient jamais la télé, imagine le choc. Quand j'ai su la vérité, j'ai été stupéfaite de ma bêtise, je les avais jetées dans les bras d'un autre bourreau que celui que je n'avais pas voulu être, l'explication était plus vertigineuse que l'ignorance, mais au moins on a pu en rire, on en a ri ensemble, et j'ai pu me pardonner. Toi aussi, tu devais rire avec tes enfants des folies de la vie, mais c'est après que ça se gâtait, quand tu étais seule et que ça n'avait rien à voir avec ce que, moi, je sais d'être seule, jamais tu ne pourras nous expliquer ce qui ne s'explique pas, peut-on continuer à vivre quand on ne sort plus du vertige ? Peut-être n'y avait-il plus pour toi ni nuit, ni jour, ni réalité, ni repos, ni explication possible, ni envers, ni endroit, juste la masse molle et exsangue du temps dont tu as voulu tout simplement sortir, ce que tu as fait est inexplicable, les tiens ne pourront jamais en rire même s'ils n'ont rien à se pardonner, ni à toi. Une natte infinie qui

ne se défera plus, voilà ce que tu as tressé, au-delà de ce qui peut arriver aux mortels. Dans la réalité, ce qui est possible est plus terrible que ce qui ne l'est pas.

Toutes les mères du monde souhaitent être épargnées de l'envie de se tuer. Toutes les mères du monde souhaitent que soient épargnés leurs enfants du fou désir de se tuer. Mais la vérité est qu'il n'y a pas de barrière, pas d'interdit, pas de garde contre la folie, que tout ce qui est possible est permis. N'est-ce pas, Kristina? Quand ma sœur se suicide, c'est moi qu'elle plante, pardonne-moi, c'est moi qui me plante. Un autre jour, il y a des années, j'ai renversé un sac plein de 10 kilos de riz dans la cuisine. J'ai regardé le riz se répandre jusque sous le poêle, entre les pattes des fauteuils du salon, j'écoutais les grains de riz frapper le vieux prélat, drôle d'averse. Ensuite, c'est idiot, tu sais bien on n'est pas toujours raisonnable, j'étais sonnée comme quand la note sans musique du cadran nous repêche tout juste de très creux et qu'il faudra bien se lever, encore. Vus d'en haut, les grains de riz étaient minuscules, chaque grain de riz était un minuscule soldat, un centurion, un millurion qu'il me faudrait ramasser un à un avec les ongles. Je suis restée longtemps debout dans la cuisine comme un veau, vraiment, je ne savais pas par où commencer, et depuis, le foutu sac de riz, dès qu'une tuile me tombe sur la tête il se déverse, il n'en finit plus de se déverser, j'ai gagné du basmati à volonté pour le reste de mes jours. Eh bien, je vais te dire, je préfère le son du riz dans la tête à plus rien. Je préfère le sol qui cogne dans la tête comme une seule note retrouvée au fait de chercher désespérément à atteindre le sol et de ne plus pouvoir rien faire que mourir. Si je savais prier, je le ferais. Je prierais pour tes enfants. Je prierais pour ton mari. Mais je ne sais pas qui, ni quoi. Je ne sais pas par où commencer. Je ne peux pas. Trop de prières à faire, tu te rends compte, prier pour tous ceux qui souffrent, ça me coupe le souffle, ça me coupe l'appétit du souffle. Restons dans les limites du raisonnable. Ne faisons pas comme toi. Pourtant, quand on y pense, il me semble qu'il est logique de se tuer. Moi, dès que j'essaie de rester calme, je m'énerve. Dès qu'on me dit d'être raisonnable, j'ai mal à l'estomac. Qu'est-ce que tu as voulu dire, Kristina? Plus rien et n'en faites pas une histoire? Je n'arrive pas à y croire. Que tu n'avais plus de questions à poser? Que tu n'avais plus de plaisir à poser des questions? Je passe, repasse toutes les questions et tous les replats de toutes les questions dans ma tête, je t'en fais un linceul bien lisse,

sans plis ni défauts. Quand tu te tues, des nuits durant je m'éveille pour essayer de remettre les questions à leur place.

Mais, la place, c'est à la mienne que je suis, et je vais te dire ce que je fais depuis avant que tu sois morte, je tricote. Tu t'es pendue au début de mon foulard, c'était la fin des vacances de Noël, un dimanche matin, j'avais la garde baissée, je m'étais mis en tête de tricoter, j'aime bien voir la tête souriante et polie de ceux qui croient me connaître quand ils me demandent : « Qu'est-ce que tu fais de bon ? » Et que je réponds : « Je tricote. » Un patron un peu byzantin. Un motif de losanges ajourés qui demandait toute mon attention. La tête, les mains, les maudites dont on ne sait pas quoi faire quand on est seule, encore moins quand on ne l'est pas. Si tu avais pensé une seconde que nos mains ne sont pas les nôtres, tu ne te serais pas donné la mort, Kristina, il me semble que la nouvelle met un temps fou à trouver son chemin en moi, je ne sais pas quoi penser, je ne sais même pas ce que je veux dire, non plus ce que c'est comme toi de ne plus penser à rien. Quand je tricote les 47 mailles de mon foulard, impossible d'écouter de la musique, impossible de parler, en le faisant je ne peux que compter les mailles, suivre l'ordre des 17 rangs qui se répètent. Souvent je me trompe, dois reprendre une maille ou des rangs entiers, des heures de travail à l'eau, je me demande ce que je fais là, vraiment, la tarte, à ne pas lire ou écrire ou rire avec les autres, mais on ne se refait pas. Des jours, je n'avance pas. Des jours où tu te tues et où je l'apprends à la radio, et ceux qui suivent, où je pense à toi que je ne connaissais pas, ma sœur, le tricot n'avance pas, les mailles s'emmêlent, je perds le fil. L'ordre n'est plus possible, je ne vois plus ce qui se trouve sous mes yeux. Le moindre brin de réalité s'accroche entre mes doigts. Les objets sont lourds et, moi, je ne compte pas, je ne fais pas le poids. J'aurais beau chialer, les objets sont sourds, si tu entendais comme ils sont sourds, mais quand on est mort on n'est même pas un objet. On n'est même pas digne de trôner sur une tablette. Pour les morts, nous les vivants, les contrariants, on a toujours le même refrain, la même vieille rengaine. C'est que vous aussi, toujours pareils. Tous les mêmes à la fin. Pas cyber pour cinq sous. Il n'y a plus guère que dans la mort qu'on redeviens humain, qu'on redeviens antique. On pue. On chie. On se vide de tout, surtout de son passé. On s'en va en eau de boudin. On change de couleur. On fait peur aux enfants. Les autres, les contrariants, ils ont vite fait de vous faire disparaître. Si seulement, passant de vie à trépas, on devenait tout blanc, comme un banc de neige fraîche

tombée. Mieux, si seulement on devenait tout de suite, à l'instant, la poussière dont se couvrent toute notre vie les objets, des particules d'autre chose que le souvenir perdu de soi-même. On pourrait au moins croire en des vies plus légères, moins pourries.

Tu m'as salopé la tête, Kristina. Je pense au mot *autodafé*, qui vient du portugais – tu le connaissais aussi très bien, je crois –, qui signifie, littéralement, « acte de foi », toutes les pistes s'embrouillent et je sais que pas un mot ne pourra plus te convaincre que tu n'as pas été vaincue. Les clairières sont incendiées, tu sais, quand les mêmes mots n'arrêtent pas de rouler incendiés, les os de la cage claquent les clairières sont incendiées. Tu te perpétues et puis tu te tues, tu laisses les tiens avec ta peine à perpétuité. Depuis des jours, les mots se battent comme des chiens qui veulent s'arracher la langue. Toi, t'en as eu assez de la promener partout, ta chienne, ta vie de chien, *cudar élet* (« tsoudanr élet »), ta chienne de vie qui ne tenait qu'à un fil, mais à l'impossible nul n'est tenu, et tu t'es pendue avec la laisse. Plus de mots dans l'air noir, plus d'air entre les notes, juste le cri monocorde de la corneille qui continue de défiler sans fin après ta mort, ta tête en l'air pendue comme une note pas à portée, plus jamais jouée, sur le mur autrefois blanc plus d'ombre, la chienne de vie s'est écroulée. Les pendules sont arrêtées, maman en a placé une jolie sur la cheminée, l'aile arrachée. Ça roule comme ça dans la tête comme le tonnerre déboulé et c'est pas beau, pas propre, la vie trop blanche autour du cou, laisse-moi ta langue bleue comme la barbe d'un chien, et à la fin tu me forces à t'écrire comme on a été forcés de venir ici-bas, mais pas forcés d'en finir. Pas forcés de tuer l'autre qui est en soi.

Que peut-on dire, sur mourir et vivre, à un fils de douze ans qui un jour, en rentrant à la maison, a trouvé sa mère pendue ? Les niasseries des psys, des prêtres ou des maîtres yogis ? Qu'il finira bien par couper le cordon ? Qu'à son âge, la vie vaut la peine d'être vécue sans berceuse ? Qu'il est normal que, pour lui, la langue maternelle soit désormais toute noire ? Qu'un hamac, on peut aussi s'y reposer, s'y étendre vivant sous le couvert des grands arbres ? Qu'il va falloir être fort et supporter de voir les autres embrasser leur mère ? Qu'il y a encore pire ? Et ta fille ? Pourquoi l'avoir appelée Alice ? Tu la confines au délire. Depuis des semaines elle tombe au fond d'un puits sans fond. Dans ma tête, la dame de pique, chez nous on dit « la pissouse », la pissouse au pays des merveilles, elle hurle sur écran géant, son hurlement fait et refait s'écrouler en boucle le château de cartes.

Ton geste, dans sa déflagration, a arraché toutes les portes d'habitude fermées. En attendant que ça passe, ni Deleuze, ni Lacan, ni la Bible, ni Spinoza ne s'adressent à moi, seule la beauté fracassante des mots d'Attila me parle. Si ce qui est beau est ce qui est vrai, tu avais raison de ressentir que la seule poésie possible est un cataclysme perpétuel. Alors que je ne te connaissais même pas, tu me forces à prendre le droit de me mêler de tes affaires qui sont devenues les miennes, à cause de cet album-livre si juste, que j'écoute en boucle. Et puis, je m'accroche au maudit foulard, à mon « ouvrage de dame », comme si j'allais en m'y accrochant retrouver quelque chose de bien plus qu'une clé égarée, qu'on retrouve des années plus tard et qui ne sert plus à rien refermer. Je compte les mailles comme on compte les secondes qui nous séparent d'une chose qu'on attend depuis si longtemps et qui n'arrive pas, la chose est une chose parce qu'on ne sait pas ce que c'est, l'informe.

« Là, sur mon front / Pose ta main / Comme si ta main / Était ma main<sup>3</sup> ». J'aime l'idée que mes mains touchent la laine, chaque millimètre de la matière passe entre mes doigts, un peu plus je crois que Dieu va y passer. Souvent je me répète les mots du poème que je sais maintenant par cœur, tandis que les aiguilles à tricoter, *kötötű* (« keuteutu »), claquent doucement l'une contre l'autre, en même temps je compte, c'est possible, une syllabe, une maille, une respiration de plus, comme s'il n'y avait de limite ou de fin au bout de rien, je continue. J'aime la douceur de la laine, j'aime la douceur du réel concentré dans laquelle le fil me force à plonger. J'aime le bonheur que mon corps tire de la patience et de l'attention exigées par chaque seconde de presque oubli de soi. J'aime me tromper et avoir la chance de me reprendre, pas toi ? « Comme quand on tue / Veille sur moi / Comme si ma vie / C'était toi ». Les monosyllabes des mots du poème, qui sont ceux d'une comptine pour adultes, conviennent à la tête de la tricoteuse. Le mieux que je puisse faire, c'est de répéter, des heures durant : « Aime-moi / Comme le bonheur / Comme si moi / C'était ton cœur ». Si je ne fais pas attention, si je pense à autre chose, je me trompe. Si je pense trop fort à toi, je ne fais pas erreur, mais je ne peux plus continuer à avancer, à faire avancer le fil, à changer presque rien en quelque chose qui réchauffe. Mais je m'entête à faire du temps un entrelacs qu'on ne peut plus défaire. C'est du passé agglutiné, c'est passé mais c'est là plus qu'avant. Je ne

3. Attila József, *À cœur pur*, op. cit., p. 78.

suis pas morte, je cours vers ta mort, mais le foulard dit non, le foulard est un pied de nez au chaos, à la vitesse du vide qui a tous les droits, à la supposée obligation de travailler. Je tricote gratis. Comme si les mailles de mon foulard déroulé sur la rue des Miracles, Port-au-Prince, Haïti, pouvaient refermer les failles, comme si la chaleur de mon foulard allait échauffer le sang des morts, comme si, au lieu du nœud coulant que tu as placé autour de ton cou et qui ne s'est pas miraculeusement dénoué à la dernière seconde, Kristina, il avait été possible que tu enroules une écharpe que quelqu'un a retrouvée, juste pour toi. Quelqu'un a sûrement déjà fait quelque chose pour toi, Kristina. Ne mens pas. « Quand je ferme les yeux / Les avions s'écrasent au sol, même ceux-ci / Ceux-ci qui tous les jours prennent / Leur vol hors de moi<sup>4</sup> ». À la fin, si je t'aime, ai-je d'autre choix que de ne pas embrasser ton geste ?

4. Attila József, traducteur anonyme, cité dans le webzine *L'œil de la réalité*, [http://morne.free.fr/celluledessites/OeilZinE/Attila\\_Jozsef.htm](http://morne.free.fr/celluledessites/OeilZinE/Attila_Jozsef.htm) (consulté le 13 avril 2010).